

Les 4 facteurs de croissance

Depuis le début de cette décennie 2000, la croissance économique en Algérie est positive. Elle est molle mais positive et évaluée à une moyenne annuelle de 3 %, et, hors hydrocarbures, de 5 %.

La performance reste bien évidemment insuffisante au regard des ressources importantes qui sont injectées dans l'économie. Les pays voisins réalisent les mêmes taux de croissance avec moins de ressources. Ici et là, les facteurs de croissance ne sont pas les mêmes. Sans aller dans le détail des différences nationales dans la fabrication des richesses, nous pouvons observer que les économistes sont généralement d'accord (et cela ne leur arrive pas souvent) pour reconnaître que la croissance économique est, de manière générale, tirée par quatre facteurs. Et, précisent-ils, cette croissance est d'autant plus forte que ces quatre facteurs jouent ensemble et dans le même temps. Ces facteurs sont la consommation, l'investissement, les exportations et la dépense publique c'est-à-dire, l'effort financier de l'Etat.

En Algérie à quoi est due la croissance économique enregistrée ces dernières années ?

1- Certainement pas à la consommation puisque nous savons tous que nos ménages sont de plus en plus pauvres sous le double effet du chômage et de la détérioration de leur pouvoir d'achat pour ceux qui travaillent.

Même si la consommation des ménages a eu, en moyenne, quelques frémissements ces trois dernières années, elle n'est pas suffisamment importante pour constituer un facteur de croissance significatif.

2 - Est-ce que la croissance de l'économie algérienne est due à une relance de nos exportations de divers produits industriels, agricoles ou encore de services ?

Mis à part le secteur des hydrocarbures, connecté sur le marché mondial et à faible effet d'entraînement interne, nous savons que les carnets de commande à l'exportation des entreprises algériennes aussi bien publiques que privées restent dramatiquement légers : quelque 250 millions de dollars d'exportations annuelles de produits manufacturés et agricoles ne constituent assurément pas un

moteur de croissance économique. Dans ce domaine, le retard est considérable et cette question pose problème depuis longtemps.

3 - Est-ce alors l'investissement qui a stimulé la croissance économique c'est-à-dire cet investissement productif qui est le fait d'entrepreneurs dynamiques encouragés par un climat des affaires favorables et financés par une épargne interne dégagée pour le travail ?

Cet investissement est, on le sait, bien insuffisant pour fabriquer de la croissance. Selon les dernières données disponibles, le secteur privé aurait investi quelque 500 milliards de dinars ces cinq dernières années soit 100 milliards de dinars par an c'est-à-dire quelque 1,3 milliard de dollars. Les entreprises publiques, quant à elles, se débattent dans des problèmes de déficit financier et de découverts bancaires qui ne leur autorisent aucun effort d'investissement.

Il ne reste, pour l'économie algérienne, qu'un moteur (sur quatre) qui fonctionne pour tirer la croissance : la dépense publique c'est-à-dire l'effort financier de l'Etat qui, en d'autres temps, afficherait un déficit des finances publiques abyssal voilé aujourd'hui par des recettes fiscales pétrolières exceptionnelles. Est-ce que le déficit budgétaire est toujours une mauvaise solution pour relancer la croissance ? Cela dépend de deux facteurs :

1) Existe-t-il d'autres possibilités de financement de la croissance ?

2) Quels effets produit-il sur l'économie réelle ? S'agissant de la dette publique générée par le déficit budgétaire, si le taux de croissance obtenu par déficit budgétaire est élevé, les recettes fiscales augmentent (car les bénéfices des entreprises augmentent et avec eux, les impôts qu'elles paient), et les possibilités de remboursement de la dette publique s'améliorent.

D'un autre côté, les dépenses sociales, versées par l'Etat dans le cadre des transferts sociaux et de l'assurance-chômage, diminuent favorisant ainsi la croissance en créant de l'emploi et réduisant le chômage.

De même, les cotisations payées aux caisses d'assurances maladies augmentent avec l'augmentation du nombre de cotisants. Les caisses de retraitement

améliorent aussi leur situation financière. Le déficit budgétaire qui a servi à relancer la machine va reculer en fin d'exercice.

Si au contraire, le taux de croissance économique obtenu est faible, si, comme disent les économistes, la croissance économique reste molle c'est-à-dire en deçà des potentialités de l'économie, les recettes fiscales engrangées vont être d'un faible montant et ne couvriront pas les dépenses engagées : le déficit public va augmenter. Les déficits «keynésiens» sont donc très utiles pour relancer une machine économique en panne sous réserve, bien entendu, que les conditions institutionnelles et organisationnelles pour obtenir le plus fort taux de croissance possible soient réunies ; pour que le multiplicateur joue pleinement disent les keynésiens.

La croissance qu'enregistre l'économie algérienne durant cette décennie 2000 est donc à base de dépense publique, rendue possible par une épargne budgétaire significative, elle-même générée par un marché pétrolier mondial favorable. Nous savons que ce marché est volatile et que les réserves d'hydrocarbures de l'Algérie ne sont pas inépuisables et risquent même de se réduire considérablement plutôt que prévu.

Croissance économique coûteuse donc (trop de ressources injectées pour une croissance insuffisante) et éphémère : la croissance retombera dès que l'embellie pétrolière s'amenuisera.

Notre régime de croissance est à revoir.

M. B.



Par Abdelmadjid Bouzidi
abdelmadjidbouzidi@yahoo.fr

POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

laalamh@yahoo.fr
laalamhakim@hotmail.com
hlaalam@gmail.com



Complètement zinzins les frangins !

Le patronat français, en visite de travail en Algérie, l'a affirmé haut et fort : «Nous tendons la main à nos partenaires algériens.»

Quelle main ? Celle de Thierry Henri ?

Je regardais hier la chaîne de télévision égyptienne Dream TV 2. Tout doux ! Tout doux ! Ne vous emballez surtout pas et ne craignez pas pour ma santé. Avant d'écraser mon doigt sur le sélecteur de canaux de ma zapette, celui qui correspond à cette chaîne, j'avais pris toutes les précautions possibles. Des lunettes chirurgicales à larges verres pour me protéger des éclats de vomissure. Des boules Quies filtrantes pour éviter une agression massive de mes délicats tympans. Des gants, bien sûr, pour manipuler la télécommande. Et un grand flacon de Primperan au bouchon pré-dévisé pour parer au plus pressé. Ainsi équipé, je me croyais véritablement à l'abri. Pourtant, j'ai été touché, foudroyé de plein fouet par un énoooooooooorme fou rire. Et comment ne pas partir d'un rire tonitruant lorsque vous entendez de hauts «dignitaires» égyptiens exiger ni plus ni moins que Abdekka se rende au Caire pour y exprimer des excuses officielles. Très franchement, et en plus de rire à gorge déployée, j'étais plutôt partagé. Partagé entre l'envie de venir au secours de ces ministres et autres personnages

clés à molette du régime de Moubarak qui ont osé préférer une telle demande et le désir ardent d'entamer immédiatement la rédaction d'une thèse sur la fragilité extrême du cortex humain. Car, dans un premier réflexe, il faut les aider, ces amis égyptiens. Psychiatriquement parlant. Et l'Algérie, en plus d'avoir de superbes footballeurs qualifiés pour le prochain Mondial, dispose également d'un parc énorme de psychiatres et psychothérapeutes très ...qualifiés ! Si nos médecins ne peuvent pas logiquement aller au chevet tourmenté de ces grands malades, au Caire même, notre Etat peut leur assurer des soins de haute facture, ici même, en Algérie. Et notre pays s'engage, bien évidemment, à assurer la sécurité pleine et entière de tous ces dignitaires égyptiens qui viendront s'allonger sur les divans de nos psychiatres. Personne ne touchera à un cheveu de leur tête. De toutes les façons, ce n'est pas leur cuir chevelu qui intéresse nos médecins, mais plutôt ce qu'il y a à l'intérieur et qu'ils tenteront de soigner. Et, là, je peux vous dire qu'il y a du boulot, et que ce n'est pas gagné d'avance. Même pour des médecins aussi expérimentés que les psychiatres algériens. Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.

www.tacervellesarrete.blogspot.com